

ÉCHO

de SAINT-LOUIS des CARMES
de BREST "intra-muros"

Chronique des Réfugiés et Sinistrés

« — Croyez-vous, M. l'abbé, que certains désirent découvrir une pénible vérité quand elle est parée d'un tas de fioritures littéraires ou morales? Il me semble que les termes enveloppants leur suffisent, et qu'ils craignent d'être « gênés » par des remords lancinants. »

Il faisait allusion, cet aimable correspondant, au mot adressé par le dernier *Echo* aux réfugiés. Il ne s'en montrait guère satisfait, et il enchainait :

« Aimez-vous la justice ? Pour ma part, j'ai la passion de cette justice, et je souffre beaucoup de la voir foulée aux pieds. »

« Je demande si justice est faite aux exilés, aux 40.000, disait le journal d'avant-hier, que, faute de place à Brest, et par suite de décisions arbitraires, on écarte de leur cité. »

« Il faut croire qu'ils se plaisent à la campagne, puisqu'ils y restent... », disent ceux qu'un sort favorable ou une combine adroite et non avouée a réinstallés à Brest. Et on ne se vantera pas de détenir un agréable logement, en plein « centre Saint-Martin », au détriment de vieilles femmes, que leur grand âge doit éloigner « ad mortem ». Justice, croyez-vous ?

« Justice, croyez-vous, de voir refouler d'authentiques habitants de la ville, qui y furent précédés de deux ou trois générations, pour loger des... Parisiens, ou même des gens d'autres nationalités ! Sont-ils, tous ces nouveaux venus, si nécessaires à la Reconstruction ? »

« Justice, dit-on, que les commerçants reviennent les premiers ! Mais les nombreuses boutiques de « coiffeuses », sont-elles si utiles à la reprise économique ? »

« Justice que d'anciens propriétaires de l'intra-muros logent au loin dans des garnis misérables, n'ayant même pas le droit de disposer de leurs terrains pour acquérir un « chez-soi », et n'ayant qu'à constater que ventes et achats de propriétés se font au profit de gens déjà logés et qu'une guerre profitable a mis à même d'accaparer les maisons ? »

« Justice de penser que les exilés involontaires sont déclarés « ruraux » — où sont, Seigneur, leurs vaches et leurs prés ? — et touchent des rations alimentaires très inférieures à celles des gens rentrés en ville ? »

« Justice de songer que touchent aux distributions de sinistrés des gens qui n'ont perdu qu'un placard d'attache ou un bleu de chauffe ? »

« De songer que certains comités dits de sinistrés sont composés de sinistrés « de nom et de carte » et dont la situation est loin d'être inconfortable ? Et aux distributions, de voir les vrais dépourvus encore sacrifiés au profit de gens qui ont déjà maison, meubles, vêtements... et ressources de toutes sortes ? »

« Justice, ça ? Ah ! non... »

Il continuait, l'aimable correspondant, et

il y avait dans ses propos plus qu'une évidente puissance d'indignation, il y avait dans les cas qu'il dénonçait, preuves accumulées à l'appui, des raisons de s'indigner trop réellement fondées.

Peut-être, cependant ?...

Une ville écrasée ne se refait pas en quelques mois au point de pouvoir accueillir tous ses enfants. L'aisance perdue, enlevée brutalement, ne revient pas en un clin d'œil, vous le savez, cher correspondant.

Des gens profitent férocement; d'autres, plus nombreux, ne profitent pas. Des volontés mauvaises retardent la reprise; des volontés excellentes s'occupent à hâter cette reprise, vous n'êtes pas sans le reconnaître.

Des Parisiens et autres peuvent loger dans la cité. N'en savez-vous pas dont

la présence est nécessaire pour la reconstruction ?

Les « coiffeuses », dites-vous ? Pas très galant, soit dit, de les prendre à partie. Ne préférez-vous pas une belle mise en plis, une indéfrisable même, à une tignasse hirsute, ou bien tenez-vous à une calvitie généralisée à toutes les compagnes des hommes ?

Je ne sais. Mais je sais que vous ne devriez pas laisser défriser votre solide puissance d'indignation par une apparence de généralisation excessive et injuste facilement, remarquez-le.

Qui trop prouve, ne prouve rien; qui trop accuse, accuse à faux. C'est l'avis du sage et du juste. Rendez-vous, cher correspondant à l'avis de ce sage et de ce juste. Et sûrement, de l'indignation qui vous soulève, vous soulèverez la masse des sinistrés-réfugiés, et à cette masse et à vous, par la juste indignation, par les justes réclamations et protestations et interventions, vous ferez que chaque jour, un peu plus, justice soit pour vous, pour tous.

Abbé R. LE GALL.

Derrière les fenêtres closes

(Août 1944) (Suite et fin)

Aussi est-ce plutôt pour respirer à l'air libre, retrouver la compagnie de nos semblables et se dégourdir les jambes que chacun se précipite hors de chez soi dès le moment permis. Il faut croire qu'il reste encore des habitants dans Brest : les rues sont noires de monde. Les langues vont bon train. Nous apprenons que plusieurs milliers de personnes se sont transportées dans les abris Suffren et Tourville pour y séjourner pendant la durée de l'état de siège. Elles y ont apporté des matelas et des lampes à alcool pour la cuisine. Pauvres gens ! Je préfère encore rester chez moi. On dit aussi avoir vu passer, les yeux bandés, des officiers américains, dans une auto conduite par des Allemands. Effectivement, des parlementaires sont venus demander la reddition de la place. Cette nouvelle gonfle nos cœurs d'un espoir immense, bientôt déçu, hélas ! car, un peu plus tard, l'insuccès de cette démarche est déjà connu. D'autres nouvelles circulent, certaines réconfortantes, comme celles concernant l'avance des troupes américaines qui occupent, dit-on, le Bourg-Blanc; d'autres affligeantes, comme l'annonce des fusillades et des massacres de Gouesnou, dont la belle église gothique est brûlée.

On se décide tout de même à visiter les épiceries demeurées ouvertes et les halles où, le mercredi, se fit une distribution de chocolat chaud par les soins

du Secours National et des Cuisines d'Entraide.

Une fois, une alerte nous surprit dehors.

C'est au cours d'une de ces sorties que, passant devant mon bureau de tabacs, Benoît me suggère l'idée d'entrer, bien que la devanture soit fermée. Sans beaucoup d'espoir, car la distribution de la décade n'est pas encore autorisée, je frappe à la porte du couloir et, sans trop de difficulté, j'obtiens, ô bonheur, un paquet de gris. Brave femme ! J'estime maintenant qu'elle aurait pu se montrer plus généreuse, mais pouvait-on savoir ?... L'espoir était tenace.

Rentré chez soi, on s'occupe comme on peut. D'ailleurs on n'a de goût pour rien. Le temps est long à écouter le canon qui tonne au loin. On casse du bois, on lit un peu, on joue aux cartes, on prépare les repas. Surtout, on est aux aguets, on observe le peu qu'on voit de la rue derrière les persiennes closes, entr'ouvertes parfois prudemment. Benoît, qui est jeune, est très optimiste. « Ici, me dit-il, avec une naïveté déconcertante, nous serons aux premières loges pour voir passer les chars américains qui ne vont pas tarder à arriver. Tenez, j'ai dans l'idée que ce sera ce soir, à la tombée de la nuit. » En vain, je lui fais remarquer que ces troupeaux de vaches que des soldats font rentrer en ville; que ces troupes en désordre qui refluent vers Brest, de jour et de nuit, lamenta-

bles sans doute et qui n'ont plus le cœur à chanter, mais qui seront certainement regroupées et reprises en mains; que ces impédimenta hétéroclites et ridicules, ces charrettes de paysans bourrées de munitions ramenées en hâte un peu partout; que tous ces éléments épars, enfin, tout en témoignant indubitablement de la déroute prochaine des Allemands, n'en sont pas moins l'indice d'une résistance à outrance dans Brest, et qu'il ne fera pas bon se trouver là au moment de la bataille. Rien n'y fait. Il se gausse de mes arguments.

Nous avons parfois de la distraction, comme le jour où Benoît, qui ne me quittait guère qu'à l'heure des repas, observant les évolutions d'un avion qui rôdait depuis un moment au-dessus de la ville, m'appela tout à coup :

— Ohé ! venez vite, il y a du nouveau, apportez les jumelles.

J'accours, je regarde. Des points blancs se détachent de l'avion. Parachutes ? Non. Les points blancs enflent subitement, deviennent des boules qui semblent éclater pour former comme des grouillements de vers. Cela brille dans le soleil d'août, puis s'étale et se répand en nappe. Des tracts ! Mais quelle idée de les lancer de si haut et de si loin, jamais il n'atteindront la ville. Erreur. Le pilote, au contraire, a fort pertinemment calculé son lâcher car, bientôt, la brise qui souffle du Nord, dirige de notre côté quelques feuillets isolés. Aucun ne tombe dans la cour, allons voir devant.

Par l'entrebaillement des persiennes, nous en apercevons quelques-uns sur la chaussée. Un feldwebel passé, se baisse, en enfouit un précipitamment dans sa poche, pour en prendre connaissance sans doute plus tard. Au bout de quelques pas, il s'arrête et, cédant à la curiosité, le lit, puis, d'un geste rageur, le chiffonne et le piétine. Oh ! Oh ! c'est sûrement quelque chose d'intéressant. Revenons de l'autre côté.

La pluie de papier est devenue plus importante. Un tract passe au ras de la fenêtre. Manqué. Un autre, manqué encore, se pose en contrebas sur une toiture. Va-t-on le chercher ? Allons-y. Le temps d'y aller et la cour est jonchée de feuillets !... Déception d'abord, c'est de l'Allemand. Mais je possède quelques notions de la langue et, le dictionnaire aidant, nous traduisons sans trop de difficulté.

D'un côté c'est un exposé des avantages (?) accordés aux prisonniers de guerre. De l'autre, les Allemands sont informés qu'encerclés, il serait pour eux plus sage de se rendre. Se rendre ! Mais a-t-on jamais vu, dans aucun pays, un soldat encore armé consentir à se rendre ? Rappelez-vous, chez nous, seulement Cambronne et Waterloo...

Cependant, c'est vrai, l'encercllement se poursuit méthodiquement. L'ennemi ne pourra échapper aux mâchoires de l'étau qui se resserrent. Il se sait irrémédiablement perdu, mais il a juré de combattre jusqu'à la fin. Dans ces conditions, il faut éloigner les civils. Dans la soirée du dimanche, l'ordre d'évacuation totale est donné.

Chacun prépare en hâte un petit bachelon de linge, rassemble dans des valises ses souvenirs, ce qu'il a de plus précieux, et attend. Attente cruelle, bientôt dramatique car, dans la nuit, les premiers obus tombent sur la ville. Le lendemain matin, nous sommes le 14 août, il faut se mettre en route. Après un dernier regard attendri et mouillé de larmes sur ce qui fut la maison, le foyer objet de tant de soins et qu'il ne retrouvera peut-être jamais, chacun prend rang dans l'une des deux interminables files qui s'en vont, l'une par Plougastel, l'autre par Saint-Renan, vers des lendemains incertains, mais avec, au fond de l'âme, mêlée à la douleur du dur sacrifice, la joie de savoir proche la libération totale de la Patrie.

VAL-ANDRYS.

En errant dans les ruines...

L'église Saint-Louis

(Suite)

Le 2 juin 1687 se faisait la première adjudication des travaux pour sa construction. Le lundi 10 mars de l'année suivante, Mgr de La Brosse, évêque de Saint-Pol-de-Léon, bénissait la première pierre de l'édifice. Quelques mois après, les travaux étaient arrêtés, et la partie construite était utilisée comme magasin à fourrage. La construction ne reprit qu'au mois de juin 1698. Après de multiples difficultés, dues surtout à des contestations de droits entre la Communauté — la municipalité de l'époque — et les Jésuites qui avaient à Brest un séminaire pour la formation d'aumôniers de marine. Séminaire devenu Caserne Guépin, après donc de multiples difficultés, l'abbé Perrot, recteur de l'église, put s'occuper de son achèvement et de son embellissement : en 1744, il fait paver l'église; quatre ans plus tard, s'achève la sacristie avec ses magnifiques boiseries, œuvre du maître menuisier-sculpteur Bervas, de Brest; en 1758 sont construits les bas-côtés, le portail, et placés le maître-autel, les fonts et les quatre belles colonnes de marbre venues des

ruines lointaines de Lebda, l'antique Leptis Magna. « Après qu'on eût achevé ces travaux, dont Frézier avait donné les plans et les dessins, nous dit Levot dans son histoire de Brest, éditée en 1864, ce savant ingénieur composa en vue de les placer, la première à gauche, la seconde à droite de la principale porte d'entrée de l'église, deux inscriptions dont il ne fut fait aucun usage, peut-être parce qu'elles résumaient de façon trop piquante les justes griefs de la ville... »

En 1776, nouvelles craintes: un tassement et des lézardes sont apparus dans les deux piliers de la tour : on les démolit partiellement et on les refit en granit du pays, au lieu de la pierre de Caen en quoi était construit le gros œuvre.

La révolution allait faire éprouver à l'église de nouvelles vicissitudes. Notons qu'en 1793, elle fut transformée en hôpital: Jean Bon Saint-André ordonna de la couper dans toute sa longueur par un plancher qui eût formé étage, et de détruire tout ce qui générerait l'exécution de ce projet. L'entrepreneur, dont le nom est resté inconnu, put sauver les colonnes du chœur en les utilisant comme point d'appui pour

l'escalier; le même entrepreneur réussit à conserver l'orgue et les boiseries de la sacristie: il fut moins heureux pour la chaire, délicatement sculptée, qui fut mise en pièces, ainsi que les statues de Charlemagne et de Saint-Louis, lorsque Jean Bon Saint-André vint à Brest inaugurer le temple de la Raison.

Après la Révolution, les travaux d'embellissement reprirent, et se poursuivirent de longues années, jusqu'à ce qu'enfin on pût placer des deux côtés du grand portail deux inscriptions, dont voici la signification : « Cet édifice, commencé en 1697 grâce à la libéralité de Louis XIV et de la ville de Brest, est resté inachevé de longues années. — « Sous le règne de Louis Napoléon III, l'œuvre a été achevée en 1856, Hyppolyte Bizet étant maire, et Joseph-Marie Mercier, curé-archiprêtre. »

T. G.

Ce que Dieu veut..

Ma chère Jacqueline,

Quand vous êtes venus en famille, m'accueillir si affectueusement, voilà un mois, à l'arrivée du car, j'ai vu rien qu'un petit pli creusé entre les sourcils que quelque chose n'allait pas. Cette expression dure et maussade ne t'embellit pas ! Elle m'a rappelée une toute petite Jacqueline qui, contrariée certain jour dans ses projets, déclarait d'un ton péremptoire : « D'abord, moi, faut pas m'empêcher de faire ce que je veux. » En ce temps-là, déjà, on n'obtenait rien de toi par la force, mais tu cédais, sans trop de lutte, lorsqu'on te prenait par les sentiments. Tu n'as pas beaucoup changé depuis.

Ton père, non plus, n'avait pas son bon sourire et ta maman vous regardait l'un et l'autre d'un air malheureux. Que se passait-il ? Je ne tardais pas à l'apprendre. A peine étais-je entrée, joyeusement escortée dans ma chambre, que tu en expulsais les jumelles et Jean, malgré leurs récriminations : « Elle est aussi à nous, bonne-maman ! — Vous l'aurez demain, ce soir, je la garde pour moi. — En vertu de quel droit ? — Du droit d'aïnesse. » Clac ! La porte se ferma au nez des protestataires qui n'eurent plus qu'à s'en aller, et tu te laissas choir sur le tapis en gémissant : « Ah ! que je suis malheureuse ! Papa ne veut pas que je continue mes études, il prétend me condamner à mener la vie d'une jeune fille d'autrefois, genre sujet de pendules, j'attendrai en brochant, en pianotant et en prenant le thé avec mes amies, le bon petit jeune homme, autre sujet de pendule, qui plaira à mes parents. Quelle situation ! »

La situation de jeune fille à marier ! Elle existait dans un passé que tant d'événements rendent singulièrement lointains, c'était une situation que l'on trouvait toute faite, vers l'âge de 18 ans, et l'on s'en accommodait tant que jeunesse durait, l'heure des fiançailles tintait plus ou moins tôt; pour certaines, elle ne tintait pas du tout, les candidates au mariage vieillissaient doucement, perdant leurs illusions, une à une, avec une si sage lenteur que la dernière ne leur laissait en s'envolant que de très raisonnables regrets. Il y avait parfois des réveils tragiques, lorsqu'à la mort des parents de pauvres filles jeunes ou vieilles, dépourvues de tout diplôme, se trouvaient sans moyens suffisants pour continuer leur habituel train-train ou même pour assurer leur pain quotidien.

Les jeunes filles modernes plus prévoyantes que leurs devancières, et plus qu'elles aussi féroces d'indépendance, agissent sagement en s'efforçant de conquérir ces diplômes qui leur permettront de prendre victorieusement part à la lutte pour la vie si âpre de nos jours.

« Tu as tes bachots, ma petite Jacqueline, risquai-je timidement. Avec quelle moue dédaigneuse tu t'exclamas : « Les bachots ? Ça ne mène à rien, il faut au moins une licence. » Je n'insistai pas, dans la crainte que tu ne veuilles m'expliquer la nécessité de l'agrégation.

Alors, tu t'en souviens, je t'ai parlé des devoirs de famille, qui peuvent retenir une jeune fille à son foyer : le départ de Suzon et de Nicole, mises en pension, celui de Jean pour son collège, vont laisser la maison bien vide

et ta maman bien seule pendant les absences de ton père. Cette chère maman qui, depuis dix-huit ans, t'a choyée, aimée et gâtée, ne voudrais-tu pas, à ton tour, l'entourer de soins et de prévenances. Et puis, avec les conseils de tes professeurs, tu peux t'adonner à quelque travail intellectuel, dans la mesure où ce travail ne contrecarrait pas tes fonctions de fille de la maison. Ta maison, qu'il faut aimer et rendre aimable afin que ceux, grands et petits qu'elle reçoit s'y plaisent et ne demandent qu'à y revenir.

Tu m'écoutais, je conclus : « Tu sais faire valoir tes prérogatives d'ainée. — Ah! bonne-maman, une pierre dans mon jardin! » Nous nous mimions à rire, c'était la détente, j'achève : « Acceptes-tu les responsabilités. » Durant quinze jours que j'ai passés près de vous, que de causeries intimes sur la grève, en un coin ombragé de votre jardin, voire sur les routes puisque, grâce à Dieu, ta bonne-maman garde bon pied, bon œil. Je te laissais, à la veille de regagner la ville, réconciliée avec tes futures occupations et voilà qu'une lettre d'une amie remet tout en question, tu es, m'écris-tu, au comble de la désolation. « Les jécistes du groupe auquel j'appartenais sont inconsolables de mon départ. » Je devine que ta modestie se refuse à transcrire le charmant petit couplet qui rend hommage à tes qualités d'initiative et d'organisation, je suis très heureuse que ma petite fille sache ainsi se faire apprécier, mais je ne voudrais pas qu'elle se crût indispensable au succès de quoi que ce soit, je suis bien sûre qu'après une période de flottement inévitable, le groupe qui te regrette si gentiment se réorganiserait. « Et moi qui leur disais en les quittant : Notre-Seigneur a bien promis de nous donner ce que nous demanderions avec confiance, aussi vous pouvez être sûres de me revoir! » Et tu ajoutes : « Vous savez, bonne-maman, c'était pour la sanctification de mon âme que je m'occupais de la J. E. C. » Je n'en doute pas, Jacqueline, mais vois-tu, pour la sanctification de nos âmes, le Bon Dieu se réserve le choix des moyens, et du moment qu'il nous veut dans un endroit, ce serait folie de nous imaginer qu'ailleurs nous deviendrions des saintes.

Je choisis pour toi, dans le petit recueil de pensées que je transcrivais au temps où j'étais une jeune fille, sujet de pendule, celle-ci qui est bien jolie et qui clôturera le débat : « Ô Dieu nous a semés, il faut savoir fleurir. » Tendrement à toi,

Bonne-Maman.

M. le chanoine Calvez

Souvenirs d'un Ancien

M. l'abbé Calvez a voulu que son corps demeure à Lesneven, au sein de la paroisse pour laquelle il s'est dépensé pendant vingt-quatre ans. Cependant, j'en suis sûr, une grande part de ses affections est restée attachée à la paroisse de Saint-Louis où il « servit » pendant plus de vingt années, notamment pendant les heures douloureuses de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, qui dispersa pendant un moment le curé et ses vicaires du fait de la spoliation du presbytère.

D'autres pourraient parler de l'action générale de M. Calvez dans la paroisse de St-Louis, par la parole et par les écrits, car il sut allier, jusqu'à sa mort d'ailleurs, une plume experte à une parole persuasive, cela grâce à un travail continu auquel les journées ne suffisaient pas.

Pour ma part, je vois son action près des garçons et jeunes gens de la paroisse, depuis les « microbes » jusqu'aux anciens, devenus chefs de famille, et je puis dire de quelle vénération reste entouré le souvenir du « père Calvez », comme on dit lorsqu'on parle de lui, et on peut bien le dire, car il avait du père à la fois la fermeté et la bonté, et, comme un père, il était juste, il avait cette qualité que discerne et apprécie le plus la jeunesse. Il sut sévir parfois — quel est le père à qui cela n'arrive pas? — mais de ceux à l'égard de qui il dut sévir combien ont reconnu depuis qu'ils auraient dû suivre ses conseils!

Esprit ouvert, éclairé sur tous les problèmes, sans subir d'emballlement, il poussait de l'avant.

Son intelligence donnait la même impression que son corps, celle d'un homme bien campé. Avec lui le patronage Saint-Louis connut une époque de rayonnante splendeur.

Cercles d'études pour différents âges et conférences de Saint-Vincent de Paul rivalisèrent avec le développement de la gymnastique et du sport. Il présida à la fondation de l'Armoricaine, et le football, encore à ses débuts à Brest, lui doit un tribut de reconnaissance.

Patronage et colonie de vacances furent prospères, et la scène de théâtre de la grande salle connut des succès qui dépassèrent le cercle de l'agglomération brestoise.

L'action directement religieuse n'était pas pour autant négligée. Les exercices réguliers à la chapelle, les retraites fréquentes, maintenaient la ferveur.

Pour prolonger son action, M. Calvez fonda, en 1913, l'Association des Anciens du Patronage et, par l'intermédiaire de « Penn-Huel » et des réunions générales, conserva le contact avec les Anciens et avec les familles fondées par eux.

Ses discours étaient brefs, sans recherche, mais marqués d'expressions fermes. C'était comme une cascade de coups de marteau sur l'enclume, et l'on sentait sous ses paroles l'émotion qui étreignait toujours son cœur. Il nous a tant aimés!

Et cet amour fut ressenti et il fut payé de retour.

Cher M. Calvez, vous fûtes, pour ceux qui ont aujourd'hui entre trente et cinquante-cinq ans, un phare lumineux.

Après avoir accompagné votre dépouille au cimetière de Lesneven, je suis allé à la basilique de Notre-Dame du Folgoët, que vous avez tant honorée, et je revivais par la pensée cette belle matinée de mai, d'il y plus de quarante ans, au cours de laquelle, sous votre conduite, partis de Brest à 4 heures du matin, nous fîmes avec vous, à pied, la longue route du Folgoët, en priant et en chantant. Vous étiez à notre tête, faisant la route à jeun, nous donnant l'exemple de la virilité. Vous nous avez souvent prêché la prière, mais aussi l'action. « Agissez, fortifiez-vous. Vous serez respectés dans la mesure où vous serez forts. » Telles étaient vos paroles. Elles résonnent toujours en nous.

Le patronage que vous avez tant aimé est maintenant en ruines. A l'emplacement même de la chapelle qu'avait fait bâtir le vénéré Mgr Roull se trouve une baraque-chapelle où a trouvé refuge la paroisse Saint-Louis, en ce quartier de l'Harteloire où pendant tant d'années on vous vit tous les soirs dépenser votre zèle. De là-haut, cher M. Calvez, vous aiderez encore les bonnes volontés qui sont attelées à la reconstruction.

Et nous aussi, anciens du patronage Saint-Louis et de l'Armoricaine, nous entretiendrons la flamme du souvenir, par nos prières, par nos paroles et, comme le recommandait le bon M. Calvez, par nos actes.

Un Ancien.

Ainsi un « ancien » entrevoit M. Calvez.

Un autre « ancien », dans l'article nécrologique de « La Semaine Religieuse », ne l'entrevoit pas autrement.

« En lui, dit-il dans cet article, abondait le sens de l'Eglise et du sacerdoce. »

« L'Eglise, les œuvres paroissiales, les écoles, par elles je dois ou transmettre ou accroître la foi, la vie surnaturelle dans toutes les âmes sans exception... Les partis, les coteries, les opinions, ce n'est pas mon affaire. Je veux la paix et la bonne entente avec tous et entre tous. C'est le moyen de faire que le règne de Dieu arrive. Je ne connais rien de plus. »

C'est ainsi qu'en lui parlait le curé. En lui, le directeur d'œuvres, le vicaire, ne parlait pas autrement. Il tenait à ses œuvres, il les poussait, il les adaptait, au point parfois de passer pour un esprit quelque peu avancé, révolutionnaire, dangereux, un trouble-fête du conformisme établi, jamais pourtant sans enfoncer profondément les racines de ses œuvres et de son action dans la réalité et dans la réalité plus vraie et plus humaine, jamais sans contact avec le passé, jamais sans liaison et union avec les œuvres et les activités voisines. Aucune cassure ou croissance brusque, mais évolution vitale; aucune inféodation à aucune œuvre « close », mais attachement, à sa place, dans le membre, dans le corps, à l'œuvre « ouverte », à l'œuvre de l'Eglise, dont il avait la charge. « En lui abondait le sens de l'Eglise », dans sa direction du Patro, le sens de la communau-

té, de la cellule vivante dans l'organe, dans le membre, dans le corps; et tout aussi bien « le sens du sacerdoce »; il était prêtre, non inféodé, libre, pour les siens, pour les autres, pour tous, et engagé, et donné à fond, tout entier, dans une action spirituelle, l'action de l'Eglise, l'action du Christ, tout entier, sans acception de personne, à tous.

Il ne dédaigna pas le sport, il en fut même un précurseur à Brest. Il ne s'arrêtait cependant point au sport pour le sport. Dans le sportif même il voyait l'homme plus beau et le chrétien plus énergique, dans le stade le champ des luttes, des courses, des compétitions spirituelles aussi, l'arène où se forment les héros et les saints. Et ce sport, il savait l'élargir, l'étendre à toute la réalité humaine, à tout le champ des complexités vitales, personnelles, familiales, sociales, civiques, humaines, naturelles et surnaturelles. Le catéchisme, les vérités de foi, la Vérité, l'Amour, la Vie, Dieu, il y savait sans cesse ramener et attacher. Et avec quel savoir-faire, avec quel entrain, avec quel don total de lui-même pour les autres, pour tous! avec quelle vie intérieure!

« Vous connaître, Père, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ... » « Se donner avec toutes les possibilités naturelles et avec toutes les richesses intérieures de la vie surnaturelle! »

« Trop à faire? les minutes sont des gouttes du sang du Christ », à offrir filialement, amoureusement, patiemment, jusqu'au bout, pour soi, « sa pauvre âme », et pour les autres, pour tous les autres même ennemis, comme pour soi-même, pour que tous aient « la vie éternelle », cette vie éternelle qui ne commence pas seulement demain, ni après-demain, mais qui commence aujourd'hui même, par la venue de Dieu dans l'âme temporellement et charnellement enchaînée.

A un tel service d'Eglise et de sacerdoce, M. l'abbé Calvez s'était livré. Il s'y est épuisé, il s'y est consumé, en holocauste d'agréable odeur.

En ce temps d'enfantement difficile de l'ordre nouveau, en ce temps où trop souvent nos œuvres dites d'Eglise elles-mêmes, nos œuvres de jeunes, et tout autant les œuvres d'action temporelle font œuvres « closes » — encore qu'elles ne veuillent pas le reconnaître — il n'est pas inopportun de voir rappeler par des « anciens », au cœur d'un ancien, un idéal vécu qui a produit d'excellents fruits, et qui, vécu à nouveau, permettrait encore les plus brillantes et joyeuses espérances.

Echos...

PROFESSION SOLENNELLE.

Le 4 août dernier, au Calvaire de Landerneau, où elle était entrée le 24 janvier 1945 et où elle avait pris l'habit le 26 juillet suivant, Sœur Anne de Jésus faisait sa profession solennelle de Religieuse Bénédictine. Sœur Anne de Jésus, dans le monde Mlle Marie-Louise Granon, s'est trop généreusement et trop longuement dévouée aux œuvres de Saint-Louis, au chant grégorien, aux catéchismes, aux bibliothèques particulièrement, pour que Saint-Louis, tout à la joie avec ses proches, n'assure pas la nouvelle professe de son reconnaissant souvenir, et ne se recommande pas tout spécialement à son dévouement plus que jamais total.

NOCES D'OR.

Le 6 août, dans la chapelle de Kersaint, en Landunvez, sous le regard de la Vierge, au milieu d'une affluence recueillie et fervente, ont été célébrées les noces d'or de M. et Mme Sylvain Crosnier, les paroissiens bien connus des Carmes, dont les épreuves ont été lourdes et longues au cours de cette guerre, et dont il est juste que la joie soit grande. Aux vœux respectueux de leurs nombreux amis, L'ECHO est heureux de joindre son « ad multos annos ».

VŒUX DE BONHEUR: à

Mlle Hélène L'Herron, qui a épousé M. Charles Gallerand, le 3 septembre, à Saint-Michel.

Mlle Marie Philippon, qui a épousé M. René-Christophe Cellerier, le 6 août, à Porspoder.

Le capitaine Pierre Saluden, qui a épousé Mlle Simone Luneau, le 17 septembre, à Landerneau.

Mlle Monique Jourdan, qui a épousé M. Théo Warocquier, le 24 septembre, à Saint-Corentin de Quimper.

NAISSANCE A LA VIE SURNATURELLE:

Annik, deuxième enfant de M. et Mme Daniel, le 13 août, à Lambézellec.

Jean-Paul, fils de M. et Mme Kermarrec, de Porspoder, le 23 août, à Lambézellec.

A travers les nouvelles

13-14 août. — Visite de Mme Canuet, déléguée pour la France des « War Relief Services », organisation de Secours des Catholiques des Etats-Unis d'Amérique aux victimes des misères de la guerre et de l'après-guerre dans le monde.

Depuis longtemps, Mme Canuet se proposait de venir jusqu'à Brest, dont elle savait la grande détresse.

En tournée d'inspection de ses comités de l'Ouest, elle nous arrivait soudain de Saint-Brieuc dans l'après-midi du 13 août.

Au 18, rue de l'Observatoire, où il a trouvé refuge, le Comité local accueillit avec grande joie la déléguée nationale.

Tous dossiers déployés, l'activité du Secours Catholique Américain auprès des misères de Brest et du département fut revue, mise au point. L'on se réjouit des très nombreux cas de misère déjà secourus, et Mme Canuet dit l'émotion ressentie à Paris et à New-York à la lecture des lettres de remerciement parvenues là-bas. Et l'on s'arrêta plus longuement au présent, aux cas sociaux pitoyables peut-être de plus en plus nombreux, et qu'aucune œuvre locale d'entraide ou de parrainage ne veut ou ne peut atteindre. Les « War Relief Services », par les dons qu'ils demandent à une charité de surcroît des catholiques américains, se proposent d'aider par priorité, sans distinction d'opinions ni de classes ni de races, tous ces abandonnés, individus, familles, œuvres, écoles, victimes de la guerre ou de la déportation, malades, vieillards... tous les « économiquement défavorisés »...

Ayant rapidement parcouru les ruines de la ville, Mme Canuet voulut bien déclarer « qu'elle ne connaissait, de toutes les villes sinistrées de France, aucune ville aussi sinistrée que Brest, que Brest-Centre », et qu'elle se proposait en conséquence de diriger sur Brest des envois désormais plus importants, ce dont le Comité Brestois la remercia vivement.

Devant poursuivre sa tournée dans l'Ouest par le Sud-Finistère, et désireuse de visiter une colonie de vacances secourue par le don catholique américain, Mme Canuet s'en fut ensuite vers la colonie des fillettes brestoises de Tibidy, en L'Hôpital-Camfrout. Accueillie dans l'allégresse générale des enfants, des monitrices, de la directrice, elle se réjouit de la bonne mine des enfants, de l'organisation de la colonie, de la maison « ni trop grande ni trop petite », disait-elle, et du site merveilleux. Elle y passa quelques heures qu'elle voulut bien reconnaître « délicieuses », et elle s'en fut, toute heureuse de la joie apportée et des marques de reconnaissance reçues, vers d'autres misères à secourir, vers d'autres joies à procurer.

24-25 août. — Jadis, c'était le grand pardon de Saint-Louis, et l'occasion de joies et de confiances serènes.

Ce fut cette année la fête de réception par Brest, la ville filleule, de la délégation de Glasgow, la ville marraine.

Accueil au camp d'aviation de Lanvéoc-Poulmic par les autorités civiles et militaires de Brest de la délégation de Glasgow, conduite par Lord Inverclyde et de Lord Provost. Visite des ruines et des reconstructions. Vins d'honneur. Banquets et toasts chaleureux. Défilé magnifique, royal et breton, par les rues de Saint-Martin et de Saint-Michel et, au cours d'Ajot, au monument américain, fête celtique très brillante. Danses populaires. Feu d'artifices sur l'esplanade de l'église Saint-Louis aux murs en ruines, mais debout.

Dans les protestations réciproques d'amitié, d'estime, de solidarité, de reconnaissance, et le concours d'une foule immense, ce fut une fête de grande joie et de grande espérance.

Et elle ne pouvait mieux s'achever que par ce feu d'artifices sur l'esplanade Saint-Louis. Ce feu illumina joyeusement, découpa et projeta aussi, en ombres fantastiques, les restes déchiquetés et croulants de la vieille église des Brestois. Nul doute que pour la foule au cœur toujours croyant, et pour les Ecossais si traditionnellement fidèles à invoquer le Tout-Puissant, il n'y eût là une invitation discrètement ménagée à faire monter une fervente prière vers Dieu, source de la joie stable et de la solide espérance.

9 septembre. — Messe à Sadi-Carnot pour les victimes de l'abri et absoute au cimetière Kerfastras, auprès des nombreuses croix anonymes trop souvent.

18 septembre. — Messe d'action de grâces pour la libération de Brest et absoute pour les morts des combats, à Saint-Michel; dépôt de gerbes et minute de silence au monument aux morts de la place des Portes et remise de décorations.

Dans la soirée, cérémonie commémorative pour les 19 patriotes fusillés au Mont Valérien.

Les journaux quotidiens locaux en ont rendu compte longuement.

Les Brestois sont allés en foule à ces diverses cérémonies. Ils y sont allés dans la gravité, point oublieux des victimes tombées, de la libération payée chèrement, de la cité détruite, que le général Middleton, remettant en 44 aux autorités françaises, « s'excusait d'avoir été contraint d'écraser pour vaincre les soldats de Ramke », et que les soldats de Ramke ne se sont pas excusés d'avoir incendiée et dynamitée.

Ils y sont allés en foule sans vouloir distinguer, célébrant même toutes les victimes, tous ceux et celles qui étaient si proches les uns des autres pour leur haut sens du devoir et leur amour de la Patrie.

8 septembre. — Le Folgoët.

15 septembre. — La Salette, près Morlaix.

Ici et là-bas, une foule énorme et pieuse. 50, 60.000? La foi n'est pas morte au cœur des Bretons, ni la dévotion à la Sainte Madone!

Ici et là-bas, des Brestoises aussi, en nombre, en pèlerinage de reconnaissance et de supplication. Des isolés, des délégations paroissiales, heureux de prendre part à ces rassemblements de piété de la grande famille catholique.

Ici et là-bas, les paroisses dispersées de Brest intra-muros étaient bien représentées par une nombreuse délégation de leur jeunesse mariale.

Octobre. — Le Mois du Rosaire.

Dans les églises paroissiales, les chapelles d'écoles et de communautés, les oratoires des hôpitaux et des sanas, le murmure des « Ave » va reprendre et s'élever en supplications ardentes vers la Vierge puissante et bonne.

Les « Ave » vont être égrenés aussi dans le calme des foyers et dans la solitude des cœurs.

Dans leurs foyers, dans leur solitude, les sinistrés, réfugiés, exilés, reprendront eux aussi leur Rosaire, et les garde Notre Dame dans leurs joies mesurées, dans leurs peines fréquentes, pour un plus grand et plus proche bonheur!

OFFICES

Chapelle, 11, rue de l'Harteloire

Messe en semaine, à 7 h. 30.

Le dimanche, à 7 h. 30 et 9 h. 30.

Vêpres à 17 heures.

CATECHISMES

Pour les enfants qui habitent sur le territoire de Saint-Louis et des Carnes intra-muros:

S'ils fréquentent une école en dehors des remparts, ils sont autorisés à suivre les catéchismes dans la paroisse proche de l'école qu'ils fréquentent;

S'ils fréquentent comme externes les écoles intra-muros, ils auront catéchisme au 11, rue de l'Harteloire:

Le jeudi, à 10 heures, et le dimanche, à 10 h. 30.

Ouverture des catéchismes, le dimanche 6 octobre.

« L'Echo »

« Je ne suis pas riche, je viens d'adresser deux mandats pour la reconstruction de deux églises sinistrées, je vous envoie cependant ma modeste offrande pour « L'Echo », écrit une sainte personne de Pleyben.

« La guerre m'a ruinée, je ne veux quand même pas oublier « L'Echo », dit une lettre venant d'une réfugiée du Loir-et-Cher.

« Bravo pour « L'Echo ». Allez fortement, nous en avons besoin », avoue un réfugié de Morlaix.

« Pour un abonnement d'un an à « L'Echo », ravitaillement spirituel des pauvres sinistrés de Brest! », c'est au dos d'un coupon de c. c. venant de Roscoff, et c'est fort encourageant.

Merci, chers abonnés. Merci, chers paroissiens dispersés ou revenus.

« L'Echo », fait pour vous, vivra pour vous. Vous l'aidez, vous l'aidez généreusement.

Donnez des adresses, s'il vous plaît, encore, toujours. Trouvez, multipliez les abonnements.

Abonnements: ordinaire: 50 fr.; d'honneur: 100 fr.

C. C. P. Rennes n° 930-82

M. Le Gall R., prêtre, 11, rue de l'Harteloire, Brest (Finistère).

Le gérant: R. LE GALL

Imp. Commerciale du « Télégramme », 25, rue Jean-Macé, Brest